



HAL
open science

Implicite et explicite dans la traduction de textes de Kurt Tucholsky

Catherine Desbois

► **To cite this version:**

Catherine Desbois. Implicite et explicite dans la traduction de textes de Kurt Tucholsky. Lyon Linguistique allemande, 2011, Histoires de textes, mélanges pour Marie-Hélène Pérennec, 26, pp.7. hal-02950204

HAL Id: hal-02950204

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-02950204v1>

Submitted on 27 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Implicite et explicite dans la traduction de textes de Kurt Tucholsky

1 Pourquoi l'implicite ?

Une fois n'est pas coutume : cette contribution est écrite en forme d'hommage personnel à Marie-Hélène Pérennec, professeur à l'Université Lumière-Lyon 2, qui a accepté de devenir ma directrice de thèse en me proposant de faire des recherches sur l'implicite, un sujet qui lui tenait à cœur. De mon côté, j'ai pensé que Kurt Tucholsky fournirait un excellent corpus pour étudier cette thématique. Cette rencontre féconde a donné lieu à de nombreuses heures de travail, mais aussi à beaucoup de plaisir dans la fréquentation de cet auteur, souvent profond et drôle. Le résultat a été une thèse de doctorat intitulée « Le décodage de l'implicite dans les chroniques de Kurt Tucholsky (1924-29) »¹. Différents articles, postérieurs à cet ouvrage, ont permis d'approfondir ce champ de recherche porteur.

Ce qui suscite mon intérêt pour la question de l'implicite chez Tucholsky, c'est la démarche croisée alliant la linguistique à l'analyse textuelle. La confrontation de la théorie et de la littérature est complétée par celle de l'implicite et de l'explicite, du non verbal et du verbal au sein des textes. Enfin, à la double perspective de l'auteur qui encode l'implicite et du lecteur qui le décode, avec plus ou moins de succès, j'ai tenté, dans la présente réflexion, d'ajouter celle, hybride, du traducteur : n'est-il pas à la fois en position de lecteur puisqu'il décode l'implicite présent dans la langue source, et en position d'auteur vu qu'il encode ou réencode l'implicite dans la langue cible ?

Pour cerner ce réencodage de l'implicite par le traducteur, ses possibilités et ses limites, les différences entre le traitement de l'implicite et de l'explicite dans la traduction, j'ai pris appui sur des textes de Tucholsky que Mme Bosse, une traductrice germanophone, et moi-même avons traduits – le livre, une édition bilingue de textes, précédée d'une longue préface sous forme d'essai sur Tucholsky, rédigée par Fritz J. Raddatz et traduite par nos soins, est actuellement sous presse² -.

2 Traduire Tucholsky, une gageure ?

Certes, nous avons lu les mises en garde de Tucholsky lui-même sur l'impossibilité de traduire, mais l'aventure, risquée, était intéressante, justement pour le rapport difficile entre traduction et implicite.

- 1 <Chameau> heißt nicht Kamel ; das englische <fair> ist nicht das, was die Deutschen mit <fair> bezeichnen ; <Humor> heißt nicht <humour> - es geht nicht. („Geschichtswissenschaft“, 5, 263)³

Il existe assez peu de traductions de Tucholsky en français : il s'agit soit de textes ou de recueils de textes publiés par Tucholsky, soit de textes choisis par les traducteurs⁴. Mais, au regard de l'ensemble

¹ Desbois, Catherine. *Le décodage de l'implicite dans les chroniques de Kurt Tucholsky (1924-29)*. Lille : Presses Universitaires du Septentrion, 2000.

² Bosse, Elke R. / Desbois, Catherine. *Kurt Tucholsky (1890-1935) : Armé d'une machine à écrire*. Paris : L'Harmattan, sous presse.

³ L'édition de référence, réalisée par Fritz J. Raddatz et Mary Gerold-Tucholsky, est la suivante : Tucholsky, Kurt. *Gesammelte Werke*. Reinbek : Rowohlt, 1975. Nous faisons figurer le titre du texte, le volume, puis la page.

de l'œuvre, comptant quelque trois mille chroniques, en plus de romans, de pièces de théâtre, de correspondances et de journaux intimes, c'est relativement peu. Le décalage avec la grande popularité rencontrée par cet auteur, à vrai dire surtout en pays germanophone, peut surprendre.

Différentes causes de ce faible nombre de traductions peuvent être invoquées : est-ce le décalage temporel qui rend difficile l'élucidation de l'arrière-plan historique et culturel qu'est l'Allemagne des années 1920 ? La diversité de l'œuvre décourage-t-elle le traducteur qui passe aussi bien de la prose à la poésie, du texte intimiste au poème engagé, de la critique de théâtre au compte rendu de procès ? Ou enfin, et telle est l'hypothèse que nous privilégions, le jeu de Tucholsky avec l'implicite, consistant à ne pas dire, mais à laisser entendre qu'il dit, ou plus largement son jeu avec les mots, ne transforme-t-il pas la traduction en un exercice fort périlleux ? Tucholsky constate lui-même l'impossibilité de coucher sur le papier les faits de langue polyphoniques, ces « singes de l'association » qui « sautent en tout sens » :

- 2 Man denkt auch manchmal polyphon – während ein schwerer Gedanke wie ein Glockenton in der Tiefe brummt, hüpfen oben die Affen der Assoziation auf und ab. Das kann man nicht aufschreiben. („Ulysses”, 5, 385)

Complétons : *A fortiori*, on ne peut pas non plus le traduire !

Le travail de traduction comporte cependant aussi, en plus des contraintes et des obstacles, une part de subjectivité et de liberté dans le traitement de l'implicite : libre au traducteur de choisir une façon de rendre compte de l'implicite qu'il perçoit dans le texte source, cherchant par exemple un équivalent dans la langue cible, ajoutant une note explicative. Libre à lui d'apprécier le degré d'explicitation nécessaire à la compréhension du texte traduit par le lecteur actuel qu'il imagine, avec les connaissances préalables de ce destinataire, tant sur l'auteur, ses sortes de textes, ses thématiques, que sur la période, le contexte.

Ce caractère subjectif, variable d'un traducteur à l'autre, apparaissant d'un côté dans la part d'implicite décodée, de l'autre dans celle devant être réencodée pour permettre la réception du texte traduit, a été particulièrement mis à jour par la traduction des textes de Tucholsky que nous avons faite à quatre mains : à l'enrichissement mutuel qu'a représenté le travail commun d'une germanophone et d'une francophone se sont ajoutées des différences d'appréciation ayant donné lieu à de nombreux échanges et à bien des solutions de compromis. La traduction de l'implicite se caractérise-t-elle comme un défi que le traducteur tente de relever avec son propre sens de la langue source et de la langue cible ? La traduction tient-elle de la rencontre de deux langues, mais surtout de deux subjectivités ?

3 Le traducteur choisissant d'explicitier l'explicite

Dans une situation idéale, le traducteur aurait la compréhension totale de l'explicite, dans le sens du dénoté, de « l'objet du dire »⁵, mais aussi de l'implicite, dans le sens du connoté, de ce qui

⁴ Brejoux, Jean / Philippoff, Eva (trad.). *Apprendre à rire sans pleurer*. Paris : Aubier Montaigne, 1974.

Brejoux, Jean (trad.). *Un livre des Pyrénées*. Toulouse : Privat, 1983.

Brossat, Alain (trad.). *Bonsoir, révolution allemande !* Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 1981.

Porcell, Claude (trad.). *Chroniques allemandes, 1918-1935*. Paris : Balland, 1982.

Villain, Pierre (trad.). *Un été en Suède : vacances au château de Gripsholm*. Paris : Balland, 1982.

⁵ Kerbrat-Orecchioni, Catherine. *L'implicite*. Paris : Armand Colin, 1986 : « Les contenus explicites constituent en principe le véritable objet du dire. » (p. 98)

« s’actualise subrepticement à la faveur des contenus explicites »⁶, et enfin du contexte, de la connaissance de l’époque. Sa traduction serait un transfert d’une langue source à une langue cible, ayant pour objectif que le lecteur de la traduction comprenne tout, sans perdre le plaisir du texte. Vaste programme !

Dans la pratique, les premières difficultés surviennent dans le traitement de l’explicite, à plus forte raison de l’implicite : à supposer que l’explicite ait été directement compréhensible par le lecteur de Tucholsky de l’époque, il faudrait que la traduction soit elle aussi directement compréhensible par le lecteur actuel. Cela oblige parfois à expliciter ce qui était explicite, mais ne l’est plus. En analysant le corpus d’une quarantaine de textes et de leurs traductions pour essayer de systématiser un comportement de traducteur face à l’explicite de la langue source, nous avons répertorié deux solutions en cas d’échec de la traduction littérale.

3.1 L’explicitation dans le texte traduit

Avec le changement de langue et d’époque, certaines formulations, très claires pour un lecteur allemand des années 1920, demandent à être modifiées.

3.1.1 Les différences de formulation

Le premier regroupement d’exemples a trait à des différences de langue. Dans „Im Käfig” (1, 301), les personnes à l’extérieur de la cage du tigre sont qualifiées de „nicht rein”, que nous rendons par « pas blancs comme neige ». Le même adjectif „rein”, pur, nécessite aussi une traduction plus longue dans „Freundliche Aufforderung” (1, 323) : « aux mains blanches ». A l’inverse, dans „Das Opfer einer Republik” (3, 208), pour „faustdicke Lügen”, nous perdons la comparaison avec le poing, qui aurait plutôt un effet comique, en gardant seulement « gros mensonges ».

Après ces ajouts ou suppressions, voici un exemple de remplacement. Pour exprimer la très grande quantité des machines inutiles inventées par les générations à venir, Tucholsky emploie, dans „Grüß nach vorn” (4, 404), „dreihundert” que nous adaptons en « mille et une ». Une autre transformation peut être nécessaire pour rendre un jeu de mots, par exemple dans „General-Quittung” (10, 75) avec „Funke” et „funken” : „Ein Funke von Ritterlichkeit auf der amtlichen Seite wäre vielleicht zu erwarten gewesen – ich habe das nie erwartet, und es hat auch nicht gefunkt.” Afin de conserver l’effet stylistique, nous avons abandonné „Funke”, l’étincelle, au profit de « soupçon » et ajouté « de réussite » pour le verbe „funken” : « On aurait peut-être pu attendre un soupçon d’âme chevaleresque du côté officiel – moi, je ne l’ai jamais attendu et il n’y a pas eu non plus un soupçon de réussite. » Face à la spécificité des formulations dans chacune des langues, le traducteur est donc obligé de recourir à l’ajout, la suppression, le remplacement ou la transformation un peu plus complexe.

3.1.2 Les différences culturelles

Dans le deuxième regroupement d’exemples, les modifications relèvent davantage de différences dans les références culturelles.

Il s’agit d’adapter un terme à une autre culture, par exemple „Bourgeoisie” (dans „Zwei Erschlagene” (2, 41)) correspond davantage à « grande bourgeoisie », „der Mäher” (dans „Rote Melodie” (3, 252)) est bien sûr « la Faucheuse », et „Hütte” (dans „Schnipsel” (9, 124)) n’est sans doute pas à prendre dans le sens de chalet de montagne, mais de [leur] « chez-eux ». La référence à la bière apparaissant dans „Das Opfer einer Republik” (3, 208) sous la forme de „Blume” est explicitée, puis reliée à « arrosé » et non à « Santé ! » : „An tausend Stammtischen wird das blutige Ereignis mit einem <Prost Blume !> begossen werden” ; la traduction déplace l’indication de la bière : « A mille tables d’habitues, l’événement sanglant va être arrosé à la bière en criant : <Santé !> »

⁶ Kerbrat-Orecchioni, *op.cit.*: « Les contenus implicites ne constituent pas en principe le véritable objet du dire, mais s’actualisent subrepticement à la faveur des contenus explicites. » (p. 98)

Contrairement à notre attente, très peu d'exemples témoignent d'un décalage temporel. Le seul se trouve dans „Das Ideal” (5, 269) où „Vakuum”, actuellement incompréhensible, a été rendu par « aspirateur », en s'inspirant de l'anglais *vacuum cleaner*. Les autres cas nécessitent donc surtout des ajouts ou des adaptations culturelles.

3.1.3 Les différences de niveau de langue

La perception des niveaux de langue constitue souvent une double difficulté parce qu'elle est longue à acquérir pour une langue apprise et qu'elle relève de critères subjectifs, en langue source comme en langue cible. Nous avons souhaité garder de la verdeur pour une insulte qui nous paraît inventée et prêter à rire „Sie Ochsenpantoffel”, dans „Hände an der Schreibmaschine” (6, 114), avec « tête de veau ». La référence à l'animal, cette fois à la gueule, peut également se retrouver en français au prix de quelques modifications grammaticales : dans „Start” (6, 358), „mit dem Maulwerk egalweg sozial” devient « un fort en gueule du social en toutes circonstances ».

En revanche, nous avons privilégié l'exactitude du sens sur celle du niveau de langue dans quelques cas épineux : dans „Freundliche Aufforderung” (1, 323), nous avons renoncé à la forme familière de „hüpfen” (dans le sens de sauter, mais aussi de mal danser) qui est „huppen”, préférant pour „das goldne Kalb umhuppen” la traduction consacrée « danserais autour du veau d'or ». L'expression triviale „versauen” a laissé la place à une adaptation de la locution « payer les pots cassés », dans „Das Opfer einer Republik” (3, 208) : „was der Junker versaut, muß der Jude ausfressen” est rendu par « il faut que le juif paie les pots que le hobereau a cassés ». Enfin, dans „General-Quittung” (10, 75), c'est le langage imagé qui disparaît : „als wollte Carl von Ossietzky für sich eine Extrawurst gebraten haben” devient « comme si Carl von Ossietzky voulait bénéficier d'un traitement à part ». Dans ces derniers exemples cités, est-ce la langue française qui n'offre pas d'équivalent, ou est-ce le traducteur qui juge un niveau de langue inconvenant à des sujets graves comme l'assassinat de Rathenau ou la condamnation d'Ossietzky ?

L'appréciation personnelle joue, finalement, un rôle central dans ces questions de niveau de langue et, au cas par cas, nous avons opté pour une expression de niveau équivalent, si elle existait, ou de niveau supérieur, si elle n'existait ou ne convenait pas.

3.1.4 Les erreurs voulues

Que faire lorsque le texte d'origine était explicite pour le lecteur germanophone, mais comporte des erreurs ? Faut-il les garder dans la traduction, les corriger en les indiquant en note de bas de page ? Comme dans la rubrique précédente, la réponse ne peut être générale. La solution est particulièrement difficile à trouver pour un texte comme „Hitler und Goethe” (10, 78), un devoir d'élève qui fourmille d'erreurs. Un de ses sous-titres, „Gleichnis”, précède un paragraphe qui n'a rien d'une parabole ou d'une allégorie ; afin de garder le sens de „gleich”, nous le corrigeons en quelque sorte en « Mise en parallèle ». Le raisonnement est le suivant : le lecteur germanophone comprend en plus de „Gleichnis” „gleich” et finit par en déduire qu'il va lire les points communs entre Hitler et Goethe, à la différence du lecteur francophone qui aurait été complètement dérouté par une traduction par « Parabole ». Nous lui préférons donc « Mise en parallèle », qui, s'il prête moins à sourire, ne fait pas écran à la compréhension. Tous les cas de figure sont représentés dans la traduction de ce texte, de la recherche d'équivalence à la correction, partielle ou totale.

L'exploitation de tous ces exemples montre, en fin de compte, qu'il y a beaucoup d'explicite en langue source à expliciter dans la traduction, que les techniques d'adaptation sont diverses, avec la possibilité d'ajouter, de supprimer, de remplacer, et que l'appréciation personnelle du traducteur, le fameux „Sprachgefühl”, est décisive.

3.2 L'explicitation dans la note de bas de page

La note de bas de page permet elle aussi d'explicitier un mot, une expression du texte source qui, sans ce complément, limiterait la compréhension du lecteur de la traduction. Ce complément a pour fonction d'apporter une information soit sur la lettre même du texte d'origine, soit sur le contexte, culturel et historique. Là encore, le traducteur est seul juge : au vu des connaissances que son destinataire est supposé détenir, quel bon usage doit-il faire des notes pour qu'elles éclairent, explicitent, sans alourdir la lecture ?

Le traducteur peut indiquer au lecteur dans une note que l'auteur a inséré dans son texte des éléments particuliers, par exemple des mots en français, bien orthographiés comme « déjà vu » („Gefühle" (4,22)), « refaire sa vie » („Pfeifen anrauchen" (5, 243)), ou écrits en phonétique, pour faire rire, comme « pöapö » („Das Ideal" (5, 269)). Tucholsky affectionne aussi les retranscriptions de dialecte, en général le berlinois, comme dans „Start" (5, 434) où on lit et entend : „Ick wer doch det nich lesen", « je ne vais tout de même pas lire ça ». A la différence d'un autre traducteur de Tucholsky, Pierre Villain⁷, qui a employé le chtimi lillois pour rendre le dialecte bas-allemand, nous avons mentionné en note l'usage du dialecte sans en tenir compte dans la traduction.

En plus des informations sur le texte d'origine, le traducteur peut apporter des connaissances contextuelles qu'il estime indispensables à la compréhension et que le lecteur non germanophone ne possède pas forcément. Les exemples ressortissent d'une part au contexte historique, d'autre part à la culture allemande. Dans la première catégorie, nous trouvons les noms propres d'hommes politiques (citons Rathenau, Helfferich, Geßler, Kapp, dans „Das Opfer einer Republik" (3, 208)), de militaires (Ludendorff, Hindenburg), d'écrivains (Shaw, Mann, Hamsun, Körner), d'artistes (Rosa Valetti, Poiret)... Nous avons donc sélectionné les explicitations jugées nécessaires, pour les patronymes ou pour des références historiques comme „Wilhelmstraße", le siège de la police d'Etat à Berlin („Das Opfer einer Republik" (3, 208)).

L'ajout d'une note explicative est moins sujet à discussion pour la seconde catégorie consistant en précisions sur le sens d'un terme particulier à la langue ou à la culture allemandes. Il s'impose pour „Michel", le sobriquet du brave Allemand à l'écart de tout („Freundliche Aufforderung" (1, 323)), pour indiquer la nuance péjorative de „Spartakiden" par rapport à „Spartakisten", dans „Zwei Erschlagene" (2, 41). La note permet d'informer le lecteur sur des organes de presse plutôt connus, comme „Die Weltbühne" („Start" (5, 434)), ou inconnus, comme „Das Nordhausener Tageblatt" („Bei näherer Bekanntschaft" (4, 473)). La culture culinaire apparaît aussi au détour d'une note sur „Rote Grütze" („Letzte Fahrt" (3, 286)) ou „Streuselkuchen" („Das Persönliche" (9, 231)).

Quelques cas difficiles ont nécessité une explicitation et dans le corps du texte et en note. „Monolog mit Chören" (4, 199) se termine par le refrain de l'Internationale dont nous avons proposé dans le texte la traduction connue, consacrée, et en note la traduction littérale. Enfin, à deux reprises dans „Hitler und Goethe" (10, 78), un jeu de mots s'appuyant sur les deux sens de „Scheitel" (haut de la tête et raie des cheveux) et de „stillstehen" (ne pas bouger et être au garde-à-vous) a été perdu dans la traduction, faute d'équivalent en français, mais commenté en note. Nous touchons là aux limites de la traduction.

Contrairement à toute attente, les difficultés du traducteur ne se limitent pas à l'implicite du texte d'origine : l'explicite donne lieu lui aussi à bon nombre de modifications, d'adaptations dans le texte, et d'informations complémentaires en note, afin que la traduction soit directement compréhensible par le lecteur actuel.

⁷ Villain, *op.cit.* page 28 sq.

4 Le traducteur face au texte source implicite

Tucholsky aime recourir à l'implicite pour des raisons de censure, mais aussi pour inviter le lecteur à chercher le sens, à réfléchir, à être critique, ou simplement afin de jouer avec lui et le faire rire. Ainsi, le lecteur stimulé est-il amené à mobiliser ses capacités de déduction par rapport à un mot précis, ou à l'ensemble d'un texte, ou enfin à faire appel à ses connaissances générales. Quelle attitude le traducteur doit-il adopter face à l'implicite dans le texte source ?

4.1 L'implicite conservé dans le texte traduit

Dans la mesure où le lecteur de la traduction peut comprendre l'implicite comme le faisait le lecteur de Tucholsky, il faut, nous semble-t-il, le garder comme une caractéristique du style de l'auteur. Ainsi, le poème „Silvester” (1, 349) s'achève par une phrase en suspens : „Ich aber komm euch in Erinnerungen / ein volles Glas - !”, laissée comme telle en français : « Mais moi, je me rappelle à votre bon souvenir, / un verre plein - ! ». Le lecteur peut imaginer la suite implicite de l'énoncé, même sans support verbal, dans une langue comme dans l'autre. Une autre formule finale, celle-ci écrite d'une traite, donc déviante par rapport à la séparation graphique des mots, produit l'effet implicite d'un mot d'ordre hurlé sans reprendre souffle, constituant l'apothéose du devoir d'élève „Hitler und Goethe” (10, 78) : „Deutschlanderwachejudaverreckehitlerwirdreichspräsident / dasbestimmenwir!” ; la traduction se calque sur cet effet de style : « Allemagneréveilleitoicrèvejudahitlerseraprésidentdureich / cestnousquiledécidons ! »

Nous avons choisi de laisser le lecteur comprendre l'exergue en latin „Praesentia minuit famam” („Bei näherer Bekanntschaft” (4, 473)), ou la particularité de la rose de Jéricho („Zehn Gebote für den Geschäftsmann, der einen Künstler engagiert” (6, 31)). Nous n'avons pas non plus explicité le titre „General-Quittung” (10, 75) « Riposte générale » puisque, dans les deux langues, on joue sur le sens de l'adjectif « général » qui s'ajoute à celui du nom commun, donnant « riposte des généraux ». L'ambiguïté est conservée. Sans procéder à trop de changements, nous avons proposé « événement marxant » pour „Marxstein” („Hitler und Goethe” (10, 78)).

4.2 L'implicite conservé, appuyé sur une note

Il existe cependant quelques cas où le recours complémentaire à la note nous est apparu indispensable. La phrase sibylline de notre élève évoqué précédemment „Daher machen wir Goethe nicht mit” a été rendue de façon aussi obscure par « C'est pourquoi nous ne prenons pas part à Goethe », mais nous avons indiqué en note qu'il s'agit de la commémoration du centenaire de la mort de l'écrivain, en 1932. Certes, Tucholsky ne s'est pas cru obligé de le préciser, mais cet événement était cette année-là présent à l'esprit de tout un chacun en Allemagne, alors que le lecteur actuel doit faire un effort pour le reconstruire.

Par ailleurs, les jeux de toutes sortes avec les mots allemands sont forcément assortis de notes qui explicitent ce dont la traduction, avec une autre langue, ne peut rendre compte. Dans „Psychoanalyse” (4, 277), la réponse „O na nie - !” donne lieu à une traduction assurant la compréhension de l'explicite : « Oh non, jamais - ! », mais il faut aussi en note expliquer l'implicite, le jeu de mots sur „Onanie”, l'onanisme. La solution d'insérer alors une note présente l'avantage de donner une traduction très respectueuse du texte source, mais l'inconvénient de perdre quelque peu la légèreté du texte.

4.3 L'implicite adapté à la langue cible

La part de création est assez importante dans des exemples comme „Was hat man uns gebetet und gepastert —” („Silvester” (1, 349)), avec „gepastert” sans doute formé sur „Pastor”, rendu comme suit : « Qu'est-ce qu'on a entendu de prières et de prêchi-prêcha — ». Des formulations maladroitement, ou approximatives, dans „Hitler und Goethe” (10, 78), ont donné lieu à des équivalences : „einen Vergleich langziehen” est devenu « tirer une comparaison » puisqu'on entend „die Ohren

langziehen” ; „Goethe war Geheim, Hitler Regierungsrat” (sans tiret après „Geheim”) donne en traduction : « Goethe était privé, Hitler conseiller gouvernemental ». Ainsi, le lecteur a la même sensation dans les deux langues qu’un élément manque. Enfin, un dernier exemple a nécessité plusieurs adaptations, celle de „jemandem eine Zigarre verpassen” en « passer un savon à quelqu’un » et les conséquences qui s’ensuivent pour le reste de la phrase : „[Hitler] raucht außer den Zigarren, die er seinen Unterführern verpaßt, gar nicht” se transforme en « [Hitler] ne se lave, sans les savons qu’il passe à ses sous-chefs, absolument pas ».

4.4 L’implicite adapté à la langue cible, appuyé sur une note

S’ajoutent à ces exemples d’adaptation à peu près compréhensibles pour le lecteur quelques cas pour lesquels la note est indispensable. Que faire, dans „Vorfrühling” (1, 172), de „mit Parsifalleri- und –fallerein”, où Tucholsky combine Parsifal et Falleri-Fallera (ici modifié en „Fallerein” pour les besoins de la rime) ? Il a fallu une note indiquant que Falleri-Fallera est un refrain de chanson populaire afin que le lecteur comprenne la traduction « avec ces Parsifal – lalali lalala - », sans aller jusqu’à l’explication de texte sur le mélange de grandeur culturelle allemande et de chanson populaire.

Face à l’implicite dans le texte source, le traducteur voit s’ajouter à son travail de compréhension un effort de création en langue cible pour lequel il dispose d’une grande marge de liberté. A lui d’apprécier les éléments qu’il souhaite conserver et ceux qu’il veut adapter, à lui de juger de la pertinence d’un ajout de note.

5 La traduction, quelles pertes, quels profits ?

L’analyse de séquences explicites et implicites traduites met en lumière trois choses : d’abord, la nécessité pour le traducteur de retravailler aussi sur l’explicite de la langue source ; ensuite, les possibilités qui existent de trouver des formulations relativement équivalentes entre les langues, les limites aussi ; enfin, la subjectivité dans les choix effectués par le traducteur pour ajouter, retrancher, modifier, voire corriger, ou adjoindre une note. Cette subjectivité est à l’œuvre dans les deux activités que conjugue le traducteur, celle de lecteur, qui comprend, ainsi que celle d’auteur, qui permet à un destinataire non germanophone de comprendre. Il est la pièce centrale effectuant le transfert d’une langue à l’autre, avec sa perception individuelle de chacune des deux langues. Sa réécriture, parfois assez créative lorsque le texte source, à l’instar de celui de Tucholsky, contient beaucoup d’implicite, est une transformation du texte de départ passant par le prisme de la personne du traducteur. C’est donc un peu de la patine originale qui s’efface dans la traduction. Dans notre travail sur Tucholsky, beaucoup d’éléments sonores disparaissent par exemple, en particulier toutes les rimes dans les poèmes ; d’ailleurs, Tucholsky, critiquant une traduction d’„Ulysses” de Joyce, écrivait : „Das hat keine Musik, tönt nicht” (5, 381). Et bien sûr, en plus des sons, une partie du plaisir de la lecture risque de se perdre dans la traduction, les ajouts de notes en bas de page. Néanmoins, c’est le moyen, en jonglant avec l’une et l’autre langue, de rendre accessibles à des lecteurs des textes et toute la culture qu’ils véhiculent.